

LE VIVIER,

foyer de la diversité des musiques nouvelles



STEPHAN FLOSS

FRÉDÉRIQUE DOYON

Un lieu, plusieurs musiques. Installé au théâtre du Gesù, Le Vivier a maintenant tous les outils pour faire valoir la richesse de la diversité musicale qui le définit. Et qui constitue l'essence du milieu des nouvelles musiques au Québec.

« C'est un lieu où, chaque fois qu'on viendra, il y a aura quelque chose de différent », résume le nouveau président du Vivier, Fabrice Marandola.

Le percussionniste et professeur a fondé l'ensemble de percussions contemporaines Sixtrum en 2007. En refusant de se cantonner dans un seul genre musical, il incarne bien l'esprit que cultive Le Vivier, fondé la même année, qui réunit 33 ensembles et entités célébrant autant de sonorités et de rythmes différents, mais ayant tous la création dans leur ADN.

La grande famille compte autant la musique actuelle (Productions SuperMusique), électroacoustique (Ekumen) que contemporaine (Nouvel Ensemble moderne, Ensemble de musique contemporaine) ou expérimentale (Espaces sonores illimités), flirtant avec le jazz, le rock, l'électro (Bradyworks), la musique de chambre (Innovations en concert), axée sur les voix (Chant libre) ou le chœur (Voces boreales), revisitant parfois les traditions diverses (Constantinople). Le regroupement inclut aussi des étiquettes (Diffusion i média, Ambiances magnétiques), une revue de musicologie (*Circuit*) et le Centre de musique canadienne.

« On balaye très, très large. Mais c'est la réalité de la création... », souligne M. Marandola, reconnaissant du même coup la difficulté de promouvoir ces identités multiples. « Un des problèmes qu'on a, c'est le manque de visibilité. Le niveau artistique des organismes membres est super-élevé, mais l'attention médiatique n'est pas à la hauteur de leur talent. »

Emménagé au Gesù, centre de créativité depuis le début de l'année, après une tentative avortée d'installer ses quartiers dans l'ancienne bibliothèque Saint-Sulpice, Le Vivier a bien l'intention de changer cet état de choses. M. Marandola signale, à titre d'exemple, comment le milieu de la danse contemporaine a multiplié son public avec la fondation d'un théâtre dédié à la discipline (Agora de la danse).

Avec le Gesù comme principal pôle d'attraction naturel des publics, les membres du Vivier peuvent désormais consacrer plus d'énergie à faire de la musique — et moins de temps à administrer leur entité. Après s'être réunis sous une même bannière nominale et un même site Web, ils promettent toutes sortes de nouvelles formules d'abonnement favorisant la découverte, qu'on choisisse de se cantonner dans un créneau ou qu'on privilégie d'abattre toutes les frontières.

La journée portes ouvertes qui se déroulera le 25 janvier permettra à plusieurs membres d'investir le lieu tout entier et d'offrir ainsi aux publics une immersion totale dans le bain des musiques nouvelles. « Ce sera sous forme de parcours avec des prestations courtes et des ateliers, notamment pour les enfants, explique au *Devoir*

Un lieu de diffusion permettra aussi au milieu d'inviter des artistes de l'étranger



LAURENT CASTELLUCCI

Le nouveau président du Vivier et fondateur de l'ensemble Sixtrum, Fabrice Marandola

Fabrice Marandola, dont l'ensemble Sixtrum reprendra des extraits de *La grande tortue*, pièce jouée déjà 250 fois pour le jeune public. *Ça fait longtemps qu'on se promet de faire ça.* »

Réciprocité, identité

Un lieu de diffusion permettra aussi au milieu d'inviter des artistes de l'étranger. Une réciprocity qu'il peinait à honorer jusqu'ici. L'an dernier, l'événement de réseautage Cartel a

posé les premiers jalons de ces relations internationales. Les participants étrangers ont ainsi pu découvrir la diversité musicale québécoise.

« Ça nous a fait prendre conscience de l'identité des musiques nouvelles d'ici, explique M. Marandola, aussi professeur à l'Université McGill. Nos structures sont souvent dirigées par des interprètes, alors que, en Europe et ailleurs, ce sont beaucoup des compositeurs qui ont formé des ensembles pour faire jouer leur musique. »

Il cite les exemples de Lorraine Vaillancourt, la pianiste et chef d'orchestre qui a fondé le Nouvel Ensemble moderne, ou encore de Quasar (en photo), mené par un saxophoniste. « Les ensembles se retrouvent donc moins enfermés dans des chapelles stylistiques qu'en Europe, poursuit-il. Ils sont beaucoup plus perméables aux croisements avec d'autres formes d'art. On a plus d'ensembles qui font des choses avec les nouvelles technologies. »

L'autre défi à relever est celui de la diffusion en région. Fort d'un nouveau programme mis sur pied par le Conseil québécois de la musique (inspiré de *La danse sur les routes*), le milieu commence à faire de petites tournées dans certains théâtres multidisciplinaires hors des grands centres. Des relations naissantes qui doivent être maintenues et renforcées, malgré le contexte économique plus difficile — des coûts de production qui augmentent, des mesures de soutien qui stagnent. Si Le Vivier est surtout montréalais, le regroupement compte depuis quelques années des membres venus de Québec, Trois-Rivières et Rimouski.

M. Marandola invite surtout les gens à se

VOIR PAGE G 2 : DIVERSITÉ



Plus de 60 musiciens aux portes ouvertes

Page G 3



À la conquête du public... et des musiciens

Page G 5

LE VIVIER

DANIELLE PALARDY-ROGER, FONDATRICE DU VIVIER

La musique nouvelle avait besoin d'un lieu

Tout le milieu en est certain : sans elle, Le Vivier ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui et surtout, surtout, il ne pourrait pas s'enorgueillir d'avoir enfin, avec son installation au Gesù début janvier, un lieu, une salle, un carrefour de rencontres pour tous les professionnels et amateurs de musiques nouvelles. Elle, c'est Danielle Palardy-Roger, compositrice, percussionniste, improvisatrice et grande défenseuse du bruit comme partie intégrante de la pratique musicale. Fondatrice du Vivier, elle a présidé à sa destinée depuis ses débuts, avant de passer le témoin, l'automne dernier.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

« Elle n'arrivait pas à croire que les musiques nouvelles ne parviennent pas à avoir un lieu à elles. Elle a réuni le milieu derrière cette idée, raconte Pierrette Gingras, directrice générale du Vivier. Il y a juste elle qui aurait pu faire ça. Son caractère de rassembleuse et le respect qu'elle peut aller chercher chez tous les membres ont véritablement joué. C'est quelqu'un d'admirable. Elle n'est pas glamour, elle ne se met pas de l'avant, elle n'a pas cherché son profit personnel. Nous sommes un milieu qui n'était pas nécessairement habitué à la solidarité, poursuit-elle. Le milieu musical travaille plutôt de manière individuelle. Elle a réussi à amener la confiance chez chacun avec une vision très centrée sur le besoin, c'est-à-dire un lieu. Elle est parvenue à convaincre tout le monde qu'il ne fallait pas se contenter de petites choses. Résultat : nous venons d'emménager au Gesù ! »

Lorsque, en 2007, Le Vivier voit le jour, le milieu des musiques nouvelles est en plein désarroi. Deux organisations avaient été mises sur pied par le passé pour tenter d'obtenir une salle de concert dédiée, mais en vain. Et puis, au début des années 2000, Radio-Canada, l'un des rares organismes à faire rayonner ce genre musical si particulier, se met à en diffuser et à en parler de plus en plus.

« On l'a ressenti très vivement, se souvient Danielle Palardy-Roger. Nous avons déjà commencé à organiser des tables sectorielles, au Conseil québécois de la musique, pour essayer de mettre en place des outils qui nous permettraient de mieux faire rayonner les musiques nouvelles, qu'elles soient actuelles, contemporaines ou électroacoustiques, qu'il s'agisse d'interprétation ou d'improvisation. Toutes nos discussions aboutissaient toujours au même constat : il nous fallait une salle où se réunir, discuter, présenter des activités, des conférences. C'était une question de vie ou de mort. »

C'est à l'automne 2007 qu'a lieu le premier grand rassemblement Montréal, métropole culturelle 2007-2017. Pour M^{me} Palardy-Roger,

c'est une évidence, il faut y être présent, faire du bruit, montrer à toutes les instances gouvernementales à quel point il est urgent de soutenir la diffusion et la création des musiques nouvelles.

« Ça été l'événement déclencheur et, pour moi, le grand motivateur pour réunir toutes les troupes afin de nous assurer une visibilité dans la ville, raconte-t-elle. La danse avait son tremplin, avec l'Agora de la danse, le théâtre de création avait ses lieux. La musique nouvelle n'avait pas le sien et on le ressentait comme une grande blessure. Or ce jour-là, lorsque j'ai pris la parole devant toutes les instances gouvernementales, pour la première fois, nous avons eu l'impression d'être écoutés. Christine St-Pierre, qui était ministre de la Culture à ce moment-là, est venue personnellement me voir pour me dire que notre situation l'intéressait et qu'elle allait nous soutenir. »

La route allait cependant être encore longue... Il a fallu évaluer les besoins administratifs et techniques, bâtir un argumentaire, définir ce que serait le regroupement aussi, monter des dossiers, frapper à toutes les portes, faire du lobbying, ne rien lâcher, recommencer chaque fois que les gouvernements tombaient à Québec.

« La première année, le comité exécutif s'est réuni 180 fois, se souvient M^{me} Gingras. Et tout cela, bénévolement ! La direction était collective. L'objectif était de développer notre milieu tout en restant pluriel au niveau de l'esthétique, de l'artistique. Définir les conditions qui nous conviennent à tous, trouver un fonctionnement qui nous convienne à tous. Danielle avait cette vision, elle allait toujours au fond des choses, elle a une capacité d'écoute exceptionnelle. Elle a agi assez discrètement et très démocratiquement. Et avec les résultats qu'on connaît. »

Ainsi, depuis le début de l'année, Le Vivier a ses bureaux au Gesù, où les musiciens peuvent également tenir leurs réunions artistiques. En outre, l'amphithéâtre leur est réservé 105 jours par an, soit une semaine par mois environ, et les cinq autres salles, une vingtaine de jours par année, à commencer par ce dimanche, à



CÉLINE CÔTÉ

La compositrice, percussionniste et improvisatrice Danielle Palardy-Roger

l'occasion de la journée portes ouvertes, destinée à mieux faire connaître les musiques nouvelles au grand public.

« Avoir notre salle, c'est déjà un bon bout de chemin parcouru, estime Danielle Palardy-Roger. Mais il en reste encore à faire. D'abord, il faut qu'on s'implante au Gesù, qu'on y devienne incontournable. La scène montréalaise est exceptionnellement dynamique en matière de musiques nouvelles. Nous avons une reconnaissance internationale, tant du point de vue de la création que de la production. Il faut maintenant que, dans la tête de tous, nous soyons associés au Gesù. Que si quelqu'un veut un soir aller écouter

ce type de musique, il sache où aller. »

Un objectif que la compositrice laisse le soin à d'autres de mener à bien maintenant.

« Avec l'obtention du Gesù, elle a considéré que la boucle était bouclée, commente Pierrette Gingras, tout en la remerciant au nom de tous les membres du Vivier pour tout le travail accompli. Durant ses six derniers mois de présidence, nous avons travaillé à ce que l'élan ne retombe pas. C'est une nouvelle époque qui s'ouvre et nous sommes tous prêts à entrer en phase 2. »

Collaboratrice
Le Devoir

UNE MAISON POUR LES MUSIQUES NOUVELLES

Le Vivier s'installe au Gesù

Carrefour des musiques nouvelles, Le Vivier vient tout juste d'installer ses pénates au Gesù, un lieu historique où les organismes spécialisés en musique de création et les jeunes professionnels pourront tirer parti de plusieurs salles. Un moment longtemps attendu par le milieu.

MARTINE LETARTE

Le bail est signé pour cinq ans en attendant le réaménagement du bâtiment, mais l'objectif est de le transformer en bail de 30 ans. En plus d'espaces de bureau et du salon des musiciens, où les organismes pourront tenir des réunions et échanger, Le Vivier se voit réserver l'amphithéâtre de 425 places pendant 105 jours par année, soit au moins une semaine par mois. Les autres salles, comme l'église, la salle d'exposition et la salle de conférence, pourront aussi être utilisées par le regroupement à plusieurs reprises pendant l'année.

« L'arrivée du Vivier au Gesù change complètement la donne pour le milieu des musiques nouvelles, affirme Pierrette Gingras, directrice générale du Vivier. Avoir un lieu dédié a un effet structurant. C'est un ancrage. »

Les membres du Vivier pourront maintenant s'y réunir, échanger, travailler sur le développement de projets et avoir accès facilement à un lieu de diffusion. Le public pourra aussi bénéficier de ce lieu consacré aux musiques nouvelles.

« C'est à fréquenter les événements de musiques nouvelles qu'on y développe le goût... Un peu comme on le fait avec les fromages, illustre Pierrette Gingras. Et, une fois qu'on y prend goût, on ne peut plus s'en passer. Nous établir au Gesù nous permettra de briser notre isolement et permettra à la population de mieux connaître ces artistes qui sont de véritables trésors dans notre société. On a des créateurs d'envergure au Québec, mais on les connaît peu encore et c'est une perte pour les citoyens. »

C'est le défi que se donne l'équipe du Vivier en investissant le Gesù : réaliser un mail-

lage plus profond entre les différents publics et les artistes.

Pour mettre la table, une journée portes ouvertes se tiendra ce dimanche 25 janvier. Une soixantaine de musiciens issus d'une vingtaine d'organismes participeront à l'événement.

« Nous envahirons pour l'occasion tous les espaces du Gesù, il y aura des rencontres avec des artistes et des vidéos diffusées en continu, énumère M^{me} Gingras. Ce sera un beau moment pour plonger dans les musiques nouvelles. »

Repositionnement du Gesù

L'arrivée du Vivier survient à un moment charnière pour le Gesù, à l'aube d'un grand repositionnement.

« Nous sommes arrivés à une phase de notre histoire où nous avons besoin de réactualiser notre mission et de nous ouvrir davantage à de nouvelles possibilités, alors que la communauté jésuite, propriétaire des bâtiments, veut se retirer pour laisser la place à une organisation à but non lucratif dans un avenir rapproché », explique Daniel LeBlond, président du conseil d'administration du Gesù-Centre de créativité.

Cette année est également le 150^e anniversaire du Gesù et Daniel LeBlond en profite pour lancer un appel aux artistes et aux partenaires financiers qui souhaitent prendre part à la programmation en prévision de l'automne. Ce sera l'occasion de célébrer la richesse de l'histoire de ce lieu, mais aussi de partager une vision d'avenir.

« Depuis plusieurs années, des artistes sont présents dans



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Daniel LeBlond, président du conseil d'administration du Gesù-Centre de créativité, en compagnie de Pierrette Gingras, directrice générale du Vivier

l'église, certains sont en résidence, il s'y donne des concerts, on présente des expositions, souligne Daniel LeBlond, qui a lancé le projet il y a 20 ans. Mais, maintenant, nous voulons aller beaucoup plus loin. Nous voulons susciter de nouveaux partenariats financiers et artistiques pour faire vivre ce lieu. Nous sommes en pourparlers d'ailleurs avec certaines organisations et certains créateurs. »

« Avoir un lieu dédié a un effet structurant. C'est un ancrage. »

L'objectif est d'assurer la pérennité de ce lieu.

« Nous avançons, le Gesù est en pleine ébullition, ajoute M. LeBlond. L'arrivée du Vivier en est une belle illustration. Nous avons toujours voulu que des artistes vivent dans ce lieu, qu'il y ait un va-et-vient de créateurs, plutôt que de les voir seulement y faire diffuser leurs œuvres. »

L'équipe du Gesù a été séduite par Le Vivier.

« Nous nous intéressons aux gens qui innove, qui font de la recherche, qui développent de nouveaux publics et qui ont à cœur l'art sous toutes ses formes, affirme M. LeBlond.

La mission du Vivier se rapproche de celle de notre centre de créativité, qui accueille des artistes avec des projets audacieux. L'église patrimoniale séduit aussi et les musiques nouvelles correspondent bien à ce lieu. Nous serons heureux d'ouvrir cet espace sacré, unique à Montréal, à des artistes qui ont cette sensibilité. »

Le Gesù sera réaménagé, sans toutefois que soit éliminé son côté sacré.

« Cet aspect continuera à vivre parce que le lien entre l'art et le sacré est quelque chose d'extraordinaire, mais cela sera vécu autrement, indique M. LeBlond. Nous sommes en pleine élaboration du projet, avec la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, dirigée par Luc Noppen (Ecole des sciences de la gestion de l'UQAM). Il y a beaucoup de potentiel. »

Les travaux commenceront cet été, avec l'amélioration de l'acoustique de l'amphithéâtre et la rénovation du hall d'entrée. La salle d'exposition doit aussi être réaménagée pour devenir un petit cabaret pouvant accueillir de 50 à 75 personnes.

Le Vivier a obtenu, pour sa part, une subvention provinciale pour se procurer de

l'équipement de sonorisation et audiovisuel.

Le chemin parcouru

Pour arriver dans cette maison, Le Vivier en a parcouru, du chemin. Créé en 2007, Le Vivier s'était tout de suite donné pour priorité d'obtenir un lieu identifié aux musiques nouvelles, de créer un repère pour les publics, les milieux et l'international. Le regroupement devait d'abord s'installer dans la Bibliothèque Saint-Sulpice, un lieu accordé en 2010 par Christine St-Pierre, alors ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine. Après un an et demi de travail sur le projet, il s'est toutefois avéré que les coûts d'exploitation de cet édifice patrimonial, même après rénovations, atteindraient de 1 à 1,2 million par année.

« Nous n'avions pas les moyens, alors nous avons dû envisager un plan B, explique Pierrette Gingras. Nous avons regardé différentes salles en fonction de nos besoins et, vraiment, avec ses différents lieux en un seul bâtiment, le Gesù s'est avéré idéal pour nous. »

Collaboratrice
Le Devoir

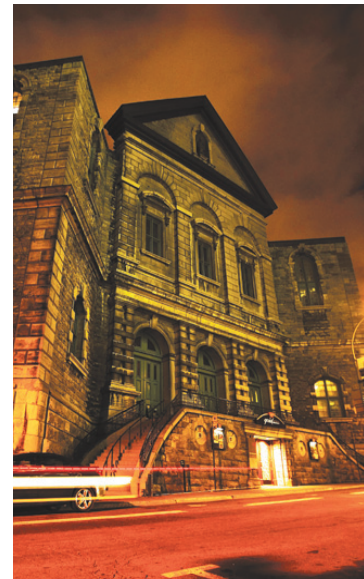
DIVERSITÉ

SUITE DE LA PAGE G 1

défaire d'une vieille image qui colle aux musiques contemporaines — intellectuelles, hermétiques, dissonantes — et qui date des années 1950 ! La vitalité et la multiplicité des musiques nouvelles d'aujourd'hui convient plutôt à tous les possibles.

Sixtrum

Fondé en 2007, cet ensemble de percussions contemporaines est membre du Vivier depuis 2008. En pleine éclipse, Sixtrum est en discussion avec la troupe de danse O Vertigo pour créer un nouveau spectacle destiné à une tournée. L'ensemble participera aux Échanges percuteurs, les 30 et 31 janvier, les journées de la percussion du Québec, qui réunissent artistes, étudiants des conservatoires et des écoles autour de classes de maître et d'invités internationaux. Livrée au festival Montréal musiques nouvelles, leur nouvelle mouture réunit trois jeunes compositeurs québécois autour des nouvelles technologies, avec six tables tournantes, six marimbas (vibraphones), six caisses claires. Le sextet voyagera aussi en France pour présenter *Batêche*, spectacle inspiré des poèmes de Gaston Miron.

Collaboratrice
Le Devoir

MARTINE DOYON

Le théâtre du Gesù

LE VIVIER

Plus de 60 musiciens aux portes ouvertes

ÉMILIE CORRIVEAU

Le 5 janvier dernier, Le Vivier, carrefour de musiques nouvelles, emménageait au Gesù, rue Bleury, dans le Quartier des spectacles. Afin de célébrer cette nouvelle page de son histoire et de faire découvrir l'ampleur de ses activités, l'organisme ouvrira ses portes au public le dimanche 25 janvier, à l'occasion d'une fête familiale haute en musique!

Diffuseur spécialisé qui est formé de l'association de 33 ensembles et organismes musicaux, Le Vivier a pour mission de favoriser le développement des musiques nouvelles et d'offrir à tous, par la diffusion d'œuvres de qualité, une porte ouverte sur la culture.

«L'idée, c'est qu'en se rassemblant on profite d'une plus grande visibilité», précise Emmanuelle Lizère, médiatrice culturelle de l'organisme Le Vivier. Il ne faut pas se leurrer: les artistes de musiques nouvelles ne sont que très peu médiatisés par les diffuseurs traditionnels comme la radio ou la télévision. En se regroupant, ils ont plus d'impact et peuvent davantage faire connaître les multiples facettes de la musique nouvelle.»

Une programmation diversifiée

Désireux de représenter la diversité de ses membres et la vivacité de leur association, Le Vivier a prévu, pour sa journée portes ouvertes, une programmation éclectique. Débutant à 13h30, les activités auront lieu dans six espaces de diffusion du Gesù et réuniront plus de 60 musiciens.

«On a prévu une sorte de parcours balisé, pour guider les gens dans leurs découvertes, tout en les laissant très libres de goûter à ce qui les intrigue et de laisser de côté ce qui les interpelle moins. On n'a pas à craindre d'essayer, dans le cadre de cette journée. Si on n'aime pas quelque chose, on n'est pas obligé de l'endurer pendant une heure! On peut naviguer d'un espace à l'autre, d'une sonorité à l'autre, sans contrainte. On a tout à gagner, en fait! L'idée, c'est de présenter toutes les facettes du Vivier et de faire en sorte que, peu importe l'heure à laquelle on arrive, on peut toujours découvrir des choses intéressantes», commente M^{me} Lizère.

Ainsi, dans l'église, dans

l'amphithéâtre et dans le hall du Gesù, des concerts seront donnés tout au long de l'après-midi. Notons la participation de la relève étudiante issue de l'Ensemble contemporain de Montréal (ECM+), qui a été préparée par la directrice artistique, Véronique Lacroix, et qui offrira une vibrante prestation de 20 minutes. Également, Guy Pelletier, un des flûtistes les plus appréciés de la scène québécoise, membre de L'Ensemble Transmission, donnera une représentation fort attendue. Dans le même esprit, la flûtiste Cléo Palacio Quintin explorera des zones étonnantes lors d'un bref récital. Chants libres proposera, pour sa part, un extrait de l'opéra *Les chants du capricorne*, de Scelsi. Vidéo Phase offrira une performance aussi intéressante sur les plans auditif et visuel, grâce à un savant cocktail de percussions, de vidéos et d'électronique. Quant au quatuor à cordes Bozzini, il interprétera divers extraits d'œuvres contemporaines.

D'autres ensembles membres du Vivier donneront également de brefs concerts au cours de l'après-midi. «Je pense notamment aux étudiants de l'Université McGill et de l'Université de Montréal, ajoute la médiatrice culturelle. Ils participeront à des activités d'improvisation, menées par Jean-Marc Bouchard, de Quasar, et Guillaume Bourgogne, de l'Université McGill. Également, une chanteuse de l'ensemble *Innovations en concert interprétera des récitations d'Aberghis et une pièce qui s'appelle Ma belle si tu voulais, un rap qui dérape! Il y en a tellement, c'est impossible de les nommer tous!*»

Du côté du salon des musiciens, des postes d'écoute audiovisuels seront installés pour l'occasion. Les visiteurs pourront y découvrir des ensembles ou des œuvres. On pourra notamment voir une vidéo de Jean-François Laporte, membre de Quasar, expliquant comment il a fabriqué son intrigante table Babel. Une partition qu'il utilise pour en jouer sera également affichée à l'écran.

Une autre salle servira aux rencontres avec les compositeurs. Joane Héту y offrira notamment un atelier participatif pour adultes sur les parti-



JEAN-SÉBASTIEN GASCON

Le quatuor à cordes Bozzini (ci-dessus en compagnie du groupe Wandelweiser) interprétera divers extraits d'œuvres contemporaines.

tions graphiques. «Les gens pourront découvrir ce qu'est une partition graphique et en faire une en direct. Ça s'annonce très intéressant», relève M^{me} Lizère.

Activités familiales

Un des espaces de diffusion sera réservé aux activités familiales. Le Moulin à musique, un groupe qui crée, produit et diffuse des spectacles musicaux dédiés au jeune public à des fins artistiques, éducatives et sociales, y offrira des ateliers particuliers. Dans le même esprit, L'Arsenal à musique, qui a pour mission de faire connaître la musique à tous et particulièrement aux jeunes par des interventions, des spectacles et des événements ainsi que par la mise en œuvre de stratégies d'initiation aux arts dans le milieu sco-

laire, proposera aux enfants de partir à la découverte d'un univers musical hors du commun. L'ensemble de percussions Sixtrum y présentera aussi un extrait de son œuvre intitulée *La grande tortue*, un spectacle pour enfants qui met en lumière les spectaculaires personnalités des instruments à percussion dans une atmosphère tantôt intime, tantôt endiablée.

Les portes ouvertes se termineront par la tenue d'un cocktail festif, lequel sera suivi d'un concert d'improvisation musicale dans l'amphithéâtre du Gesù. Celui-ci sera offert par l'ensemble de musique spontanée Of Sound, Mind and Body, qui regroupe quatre artistes réputés en création instantanée: Tim Brady, Shawn Mativetsky, Helmut Lipsky ainsi que Gabriel Dharmoo. Réunis, les

membres de ce quatuor cumulent une vaste gamme d'expériences et de perspectives. M. Brady jouit d'une renommée internationale grâce à ses talents de compositeur et de guitariste. M. Lipsky est un virtuose du violon classique et jazz ayant offert de nombreux concerts à travers le monde. M. Dharmoo, pour sa part, est reconnu pour ses improvisations vocales ainsi que pour la qualité et la singularité de ses compositions. Quant à M. Mativetsky, il est considéré comme l'un des meilleurs joueurs canadiens de tabla indien traditionnel et de percussions du monde.

Bien que toutes les activités offertes au cours de la journée soient gratuites, les spectateurs devront déboursier 25 dollars pour assister à ce dernier concert.

Pour obtenir plus de détails



sur la programmation complète de l'événement, consultez la page Facebook de l'organisme Le Vivier.

Collaboratrice
Le Devoir

Au Vivier, toutes les musiques tonnent et résonnent

JÉRÔME DELGADO

On y diffuse des spectacles, on les produit aussi. On y analyse des œuvres musicales, on les répertoire également, comme s'il s'agissait d'accumuler les pièces à conviction d'une épopée sans fin. Le Vivier porte fort bien son appellation de «carrefour des musiques nouvelles». S'y croisent tous les acteurs: compositeurs, interprètes, enseignants et bien des seconds violons.

Le Vivier est à ce point un grand boulevard qu'il serait impossible de réunir toutes les musiques qui y circulent sous un même toit. Que Le Vivier s'enracine désormais au Gesù, église au centre-ville, il restera toujours «un lieu virtuel, un collectif puissant, une force de lobbying», selon Walter Boudreau, éminent compositeur et chef d'orchestre.

Il ne faut pas s'y méprendre: le Gesù n'accueillera pas tous les concerts et ateliers du Vivier. Pas de l'avis de Walter Boudreau, directeur artistique de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), l'organisme derrière le festival Montréal nouvelles musiques. Ni de celui de Peter Burton, voix de la Société des arts libres et actuels (SALA), mieux connue pour son Suoni Per Il Popolo, festival de «musique d'avant-garde expérimentale». Même son de cloche au Centre de musique canadienne au Québec (CMC-Québec) et à la revue *Circuit, musiques contemporaines*.

Pour les porte-paroles de ces quatre catalyseurs du Vivier, il n'est pas question d'emménager au Gesù. Chacun tient à son autonomie, à son identité propre. Suoni Per Il Popolo restera ancré dans les salles situées aux abords du Mile-End qui lui donnent ses couleurs, les Sala Rossa et Casa del Popolo. *Circuit* ne quittera pas la montagne d'où elle agit sous les bons soins de la Faculté de musique de l'Université de Montréal (UdeM). Le CMC-Québec, lui, vient de s'établir dans un bâtiment historique du Vieux-Montréal où a pris forme l'Espace Kendergi, une sorte de salon pour récitals intimes doté de son piano à queue.

«Le Vivier est un organisme très souple. Ce n'est pas un État fédéral, nous sommes tous souverains. On a en commun la musique, mais on fait des choses différentes», résume Walter Boudreau, qui tient à ce que la SMCQ continue à

diffuser au centre Pierre-Péladeau et dans la foule de salles du territoire montréalais.

Depuis sa fondation, en 1966, par les Wilfrid Pelletier, Jean Papineau-Couture et autres figures du modernisme musical québécois, la SMCQ est à la source de la création. L'arrivée à sa tête de Walter Boudreau, en 1988, a coïncidé avec la volonté de démocratiser ces musiques, aux antipodes des airs populaires.

«Il y a 15 ans, on s'est retrouvés les manches. L'avenir n'est pas chez ceux qui ont un pied dans la tombe, mais dans la jeunesse. On s'est dit qu'il fallait travailler avec les jeunes, les intéresser, les embarquer», explique l'ancien étudiant de Xenakis et de Boulez. Celui qui dit être «tenu de commander et créer des œuvres, mais aussi d'informer et d'éduquer le public» savoure chaque projet consacré aux écoliers, tant les ateliers de création que les bédés biographiques dédiées à des compositeurs d'ici.

«Un compositeur est autre chose qu'un mythe, dit Boudreau. Les jeunes s'imaginent les musiciens à travers des portraits de vieillard dans des bouquins poussiéreux. Nous, on leur présente Ana Sokolovic, qui a l'air d'un mannequin. Denis Gougeon n'est peut-être pas George Clooney, mais il est pilote d'avion. Il est un modèle véritable, pas un superhéros.»

Pelletier, Papineau-Couture, Sokolovic, Gougeon, Boudreau lui-même: les portraits des compositeurs québécois, toutes époques confondues, ornent l'Espace Kendergi, au Centre de musique canadienne au Québec. Ce sont eux, la raison de l'antenne québécoise de cette entité basée à Toronto. Ici comme là-bas, la mission est simple: conserver la partition de chaque pièce. Le CMC, qui prône la diversité musicale, est une véritable pépinière. Et, selon la directrice de l'aile québécoise, Sonia Paquet, des demandes provenant d'aussi loin que de l'Estonie parviennent à son bureau.

L'ère du numérique ne semble pas encore avoir gagné les interprètes. Le CMC-Québec a même son atelier de reprographie. «J'ai du travail pour les 100 prochaines années», dit Louis-Noël Fontaine, qui s'affairait à corriger, à l'écran, la version PDF d'une partition manuscrite.

Les 22 000 œuvres entreposées au centre seront numérisées, souhaite Sonia Paquet. Le virage numérique s'amorce, mais «la conversion, dit-elle, dépendra du financement public».

Québec l'a promis cet automne; reste à voir la teneur de l'aide.

Le numérique? Jonathan Goldman, professeur de musicologie à l'UdeM, sait que ce support offre de multiples possibilités. Le rédacteur en chef de la revue *Circuit* est cependant convaincu que le milieu musical «aime le papier». La publication ne cultive cependant pas le passé, même si, à sa fondation, en 1989, par Lorraine Vaillancourt, directrice du Nouvel Ensemble moderne, et Jean-Jacques Nattiez, réputé sémiologue musical, elle se proclamait «revue nord-américaine de musique du 20^e siècle».

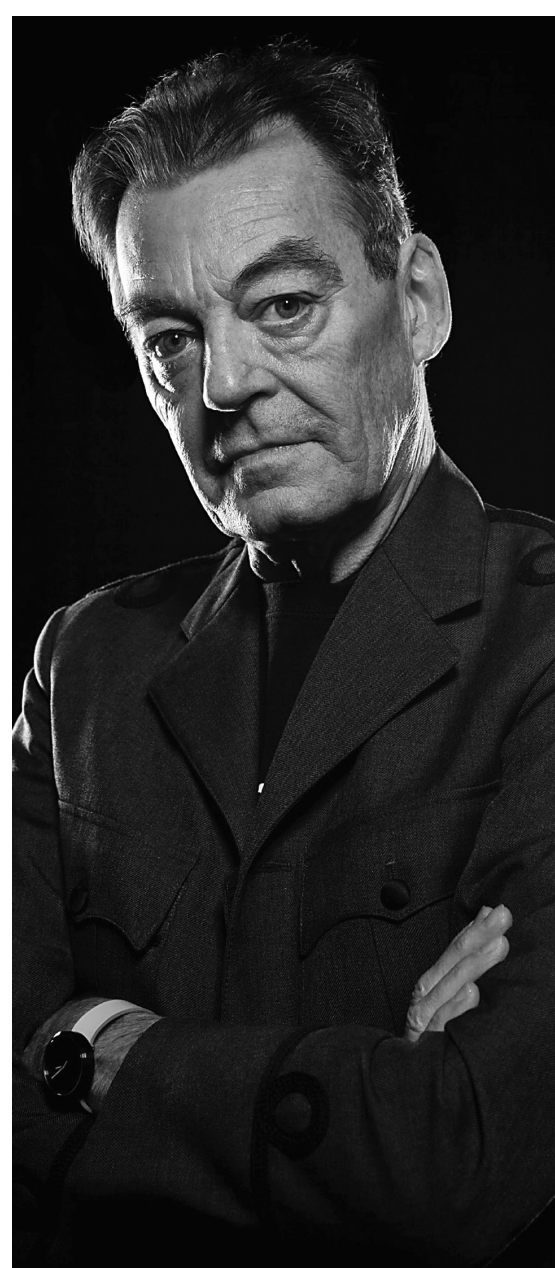
Circuit s'occupe de toutes les musiques «actuelles, électroacoustiques, improvisées, à tendance rock aussi», dit celui qui la dirige depuis 2013. Le plus récent numéro est consacré à Fausto Romitelli, un compositeur italien décédé à 41 ans qui s'inspirait volontiers de Jim Morrison.

«Cela dit, précise Jonathan Goldman, on a un certain parti pris pour une musique à partition, à concert. C'est une musique de création, par opposition à une musique d'industrie. Ça peut se comparer à l'art contemporain.»

Rassembleuse, l'appellation «musiques nouvelles» sied bien à la SALA et aux «sonorités pour le peuple» qu'elle défend. L'organisme a «l'ambition, selon Peter Burton, de présenter la musique exploratoire». «Ça peut vouloir dire différentes choses, reconnaît-il. Il y a beaucoup de créativité et notre vision est celle de la diversité.» Le festival Suoni Per Il Popolo est né avec le XXI^e siècle, a fait des petits en dehors de son mois de juin et rassemble, depuis, des publics très éparés. Entre le courant *indie* et les avant-gardes d'ici et d'ailleurs que la SALA diffuse, Peter Burton se plaît à clamer «avoir résisté à la suroccidentalisation de la musique» et à la commercialisation. Le festival, qui s'étend sur plusieurs semaines, attire davantage un public local que touristique, preuve qu'il ne peut se vendre comme un attrait passager.

Au-delà de son âme rassembleuse, Le Vivier, c'est un peu ça aussi: un réservoir musical dans lequel les Montréalais peuvent s'abreuver sans cesse, 365 jours sur 365.

Collaborateur
Le Devoir



FRÉDÉRIC NIVOIX ANDRÉA CLOUTIER

Pour le chef d'orchestre et compositeur Walter Boudreau, Le Vivier restera toujours «un lieu virtuel, un collectif puissant, une force de lobbying».

LE VIVIER

Un réseau international pour les musiques nouvelles

CLAUDE LAFLEUR

En juin dernier, Le Vivier a participé à la création du premier réseau international de diffusion de musiques nouvelles, annonce Pierrette Gingras, directrice générale de ce diffuseur. Un tel réseau existait déjà en Europe, ainsi que quelques regroupements au Canada (dont Le Vivier), mais rien de tel entre les deux continents, précise-t-elle.

« Nous nous sommes dit que, en participant à la création du réseau, on affirmerait notre leadership ainsi que notre présence sur la scène internationale, ajoute M^{me} Gingras. Voilà qui est très important pour nous, puisque, bien sûr, cela favorisera la diffusion de nos artistes à l'étranger. »

C'est d'ailleurs ce que confirme Marie-Chantal Leclerc, directrice artistique du quatuor de saxophones Quasar, tout juste rentré d'une tournée en Europe. « Pour une PME comme la nôtre, le marché international est vital, dit-elle. Si nous avons établi de bons contacts un peu partout en Europe, nous n'avons toutefois pas les moyens de tout faire. Un réseau international de diffusion est sans aucun doute très, très important pour tous les artistes et producteurs du Québec. »

La tête de pont

Pierrette Gingras relate que, mine de rien, le Québec occupe déjà une belle place sur la scène internationale des musiques nouvelles. Elle raconte ainsi que l'idée de créer un réseau international provient de Graham McKenzie, directeur du Huddersfield Contemporary Music Festival, le plus gros festival du genre en Angleterre.

« Graham a créé en Europe le réseau des directeurs artistiques spécialisés en musiques nouvelles, précise-t-elle. Il connaît bien le Québec, car il travaille depuis longtemps avec plusieurs de nos ensembles. Un jour, il m'a dit ceci: "J'aimerais avoir un pied-à-terre en Amérique pour faire un réseau et je pense que ça pourrait être Montréal..." »

C'est ainsi que, en juin dernier, Le Vivier a accueilli 33 diffuseurs représentant 13 pays et 23 villes de l'Europe et de l'Amérique (dont ceux du Canada et des États-Unis). « Ça été un moment très intense, raconte M^{me} Gingras, les yeux pétillants. Sans public, sans média et sans gouvernement, on s'est parlé entre quatre yeux de ce que sont nos réalités et de la façon de bâtir un réseau. »

Le but du réseau est non seulement de diffuser des artistes de part et d'autre de l'Atlantique, mais également de créer « une famille, une véritable famille », lance M^{me} Gingras.

Elle rapporte ainsi que, durant la réunion de quatre jours, l'un des participants a relaté l'esprit de famille qui règne au sein du réseau européen. « Il nous a raconté que l'un des membres du réseau européen a, un jour, eu des difficultés financières, dit-elle. "Et nous, nous avons tous convenu de le soutenir en faisant des coproductions avec lui", a-t-il indiqué. C'est cet esprit de famille que nous cherchons à créer », résume la directrice générale du Vivier.

Elle ajoute que l'un des constats qui se sont dégagés des quatre jours est que « le travail en réseau, la synergie est la seule façon si on veut à présent conserver une voix qui soit différente, qui



B. MASSENET

CartelMTI 2014, qui a réuni à Montréal 33 diffuseurs de 13 pays de l'Europe et de l'Amérique, fut la première conférence internationale en musiques nouvelles.

reste spécifique et qui nous ressemble, une voix qui soit notre signature. »

Pour cette raison, les producteurs et diffuseurs québécois de musiques nouvelles se sont déjà regroupés au sein du Vivier, souligne-t-elle. « Mais nous nous rendons compte que ce qu'il nous faut maintenant, c'est un réseau international de diffuseurs spécialisés en musiques nouvelles. C'est une nécessité si on veut percer le marché international et si nous souhaitons que la musique nouvelle soit plus présente. »

Outre la diffusion et l'esprit de famille, ce réseau servira à partager les connaissances et l'expertise, tant aux niveaux organisationnel que promotionnel, en matière de développement de public et artistique, souligne-t-elle.

Une question de survie

Un tel réseau s'avère d'ailleurs crucial pour Marie-Chantal Leclerc, l'une des membres du quatuor de saxophones Quasar. Celui-ci célèbre d'ailleurs ces jours-ci ses 20 ans d'existence.

« En 1994, Quasar, c'étaient quatre jeunes di-

plômés qui sortaient de l'école et qui avaient envie de réaliser leurs propres projets, raconte-t-elle avec enthousiasme. On se disait qu'on n'attendrait pas les autres pour faire du quatuor, ajoute-t-elle, et on a donc mis sur pied un quatuor, tout simplement, par passion et par désir! »

Mais un tel ensemble de saxophonistes ne peut espérer survivre uniquement au Québec. Comme l'illustre si vivement M^{me} Leclerc, « Quasar ne peut pas donner 50 concerts par année à Montréal! » Elle a ainsi tissé une foule de contacts qui amènent son ensemble en tournée au Canada et en Europe. Cet automne, Quasar a ainsi donné 16 concerts en Europe. « On est allé à Moscou, à Edimbourg, à Tallinn [Estonie] », raconte Marie-Chantal Leclerc.

Pour les quatre musiciens, « percer sur la scène internationale s'est fait très tranquillement », indique-t-elle. Elle explique qu'il y a, de fait, un grand réseau de musique contemporaine dans le monde, comme une très grande famille. « Pour faire partie de la famille, il faut se faire connaître; un ami de la famille nous pré-

sente à un autre ami... C'est donc un réseau qui se développe au fil des ans. » C'est de la sorte que Quasar a donné huit concerts en Estonie cette année, alors que sa première visite en ce pays remonte à 2004. « Tranquillement, on a développé des liens », glisse-t-elle.

Marie-Chantal Leclerc souligne au passage que Montréal est un important centre de création de musiques nouvelles. « Il se fait ici d'importantes choses et, de plus en plus, les membres du Vivier sortent de Montréal, ce qui est une excellente chose. »

Et, pour elle, nul doute que la mise en œuvre d'un réseau international facilitera la vie d'un ensemble comme le sien. « Quasar est une compagnie autogérée, dit-elle, et, après 20 ans, on est rendu là où on n'aurait jamais osé imaginer être lorsqu'on a commencé! Notre quatuor n'a jamais été aussi bien, on est occupé et on a de beaux projets. Quasar est dans une forme splendide! »

Collaborateur
Le Devoir

Les nouvelles technologies de mieux en mieux intégrées

Depuis l'avènement des magnétophones à bande magnétique, des compositeurs curieux se sont approprié la technologie pour enregistrer puis manipuler électroniquement des sons produits de manière acoustique. Aujourd'hui, les créateurs de musiques dites nouvelles peuvent compter sur un arsenal de nouvelles technologies, mises en dialogue avec l'ordinateur, pour transporter le public — et les interprètes — au cœur d'expériences poétiques inédites et immersives.

BENOIT ROSE

Akousma, le festival mont-réalais des musiques numériques immersives, présente chaque année à l'Usine C des concerts de musique électroacoustique avec orchestre de haut-parleurs. « C'est-à-dire qu'on a une soixantaine de haut-parleurs qui entourent le public dans la salle, et le compositeur vient présenter sa pièce à la console et spatialiser son œuvre dans l'espace », explique Louis Dufort, directeur artistique de l'événement depuis 2011. C'est une musique qui se veut très prenante, ajoute-t-il, où il n'y a rien à voir et tout à entendre, l'auditoire baignant littéralement dans le son.

Le public peut aussi y apprécier un certain éclatement formel de ce genre musical, soutenu par le développement toujours effervescent des nouvelles technologies et par la créativité des artistes. L'art numérique, par exemple, prend sa place à sa façon, au fur et à mesure que des compositeurs se mettent à exploiter l'ordinateur non seulement pour se faire un cinéma auditif, mais pour manipuler aussi des images de synthèse, créant des œuvres dites de « vidéomusique ».

« La vidéomusique est une forme hybride qui livre, en même temps en image et en musique, une vision poétique et ouverte de l'imaginaire », décrit le compositeur Jean Piché en

2003. Elle prétend à la poésie sensorielle. [...] L'ouverture de sa forme permet l'exploration débridée du magique, du fantasmagorique et d'un nouveau type d'absolu: la musique devenue image. » Piché, Dufort, Sylvain Pôhu et Dominic Thibault ont tous participé en tant que compositeurs à la création de K'anchay en 2011, une expérience vidéomusicale formée de quatre pièces interprétées par l'ensemble de percussions Sixtrum.

« Jouer de la vidéo »

Membre de Sixtrum, Fabrice Marandola dit avoir trouvé ce projet très stimulant: « Les nouvelles technologies apportent d'abord une ouverture vers tout un monde de sons qu'on n'aurait pas sans elles, mais elles viennent aussi travailler sur notre relation entre le geste et le son. » Car, de plus en plus, les musiciens sont appelés à utiliser des interfaces et des instruments électroniques nouveaux et à s'adapter par exemple à un traitement du son en temps réel ou encore à des dispositions très variées de haut-parleurs dans l'espace. Ils doivent carrément développer de nouvelles techniques de jeu.

Pour K'anchay, les percussionnistes devaient jouer avec des baguettes sur des claviers de type vibrapone, mais comportant des lames en caoutchouc. Si, à la base, le jeu pou-



PRODUCTIONS TOTEM CONTEMPORAIN

Un instrument à vent de musique nouvelle, le trio Bol

vait se rapprocher d'un jeu « normal », il arrivait toutefois que les musiciens déclenchent avec leurs frappes à la fois des sons électroniques de différentes natures selon les œuvres et des éléments visuels dans les images projetées derrière eux. En quelque sorte, comme l'affirme tout sourire Marandola, les percussionnistes étaient appelés à « jouer de la vidéo », une expérience particulière et visiblement passionnante.

C'est que l'informatique aujourd'hui ne sert plus seulement à produire des sons à partir d'un programme, mais aussi à faire de la traduction d'informations générées dans l'espace physique par des objets ou des corps en mouvement, explique Dufort. C'est ainsi que, à titre d'exemples, sont utilisés différents capteurs, des circuits électroniques qui font de la détection de mouvement et des objets qui nous entourent ou qu'on

invente, tous des procédés et dispositifs servant à écrire des compositions originales et à faire de la manipulation en temps réel. « La technologie sort du cadre de l'ordinateur et tombe dans un espace en trois dimensions », résume Dufort.

Lors de la dernière édition du festival Akousma, l'artiste Myriam Bleau a utilisé des toupies pour sa pièce *Soft revolvers*. Comme elle l'expliquait au Devoir cet automne, elle se dit « fascinée par la physique des mouvements, par le détournement d'objets du quotidien pour en extraire la musicalité ». Elle a donc, pour reprendre les mots du journaliste Fabien Deglise, « fait danser des toupies lumineuses, dans la pénombre, pour mieux les faire chanter », à l'aide de composants électroniques permettant de traduire le mouvement en son et en lumière. Une autre esthétique qui n'est pas purement et sim-

plement auditive et qui, à sa façon, lie le son à l'image.

Alliances avec les chercheurs

Si, pour paraphraser Marandola, l'humain s'ingénie avec acharnement à inventer des façons inédites de produire du son, c'est dans cet esprit que des alliances redoutables se forment dans les universités québécoises entre artistes et chercheurs issus de différents domaines. Professeur à l'Université McGill, le percussionniste de Sixtrum, qui est aussi le président du Vivier, est membre actif du Centre interdisciplinaire de recherche en musique, médias et technologie (CIRMMT), un groupe réunissant des chercheurs et des étudiants provenant de différentes universités québécoises.

Basé à McGill, le CIRMMT est partenaire de plusieurs ensembles de musique nouvelle. « Le Centre apporte son expertise technologique, tandis que

les ensembles apportent leur expertise artistique, et, en travaillant ensemble, ça donne des choses qu'on ne pourrait pas faire chacun de son côté », soutient Marandola.

Pauline Vaillancourt, directrice artistique de la compagnie de création Chants libres, qui diffuse de nouvelles formes d'opéra où l'innovation artistique et technologique est valorisée, collabore pour sa part avec le centre de recherche en arts médiatiques Hexagram, de l'UQAM. « C'est une chance de travailler avec ce centre, car il veut toujours expérimenter des choses », confie-t-elle. Par exemple, « on peut de plus en plus remplacer une scénographie par du virtuel. C'est ce à quoi rêvent plusieurs artistes qui travaillent dans la recherche. »

Chants libres a travaillé avec de nombreux compositeurs de musique nouvelle, tels Piché, Dufort, mais aussi Gilles Tremblay, Zack Settel, John Oliver et Pierre Michaud, pour des opéras qualifiés tantôt d'« opér'installation », tantôt d'« électro-opéra » ou encore d'« opéra de chambre ».

Si la directrice artistique souligne l'importance d'utiliser les nouvelles technologies de façon pertinente dans la création, Dufort et Marandola se réjouissent du fait que celles-ci tendent, avec le temps et le progrès, à se faire de moins en moins lourdes lors des concerts. « Elles deviennent de plus en plus intégrées et, par le fait même, s'effacent au profit du contenu et du discours », constate Dufort. « Plus c'est intégré, plus c'est agréable de jouer, de confier Marandola. On passe moins de temps à faire la cuisine et plus de temps à la déguster! »

Collaborateur
Le Devoir

LE VIVIER

La musique nouvelle à l'heure du multidisciplinaire

ASSIA KETTANI

Pouvez-vous citer le nom d'un seul compositeur québécois de musique contemporaine? En posant cette question, Véronique Lacroix, la directrice artistique de l'ensemble de musique contemporaine ECM+, met le doigt sur un des enjeux auxquels se confronte la création musicale d'aujourd'hui: la taille de son public. S'adressant à un public d'initiés, passionné mais restreint, les concerts de musique nouvelle attirent rarement plus de 200 personnes. Et ce, même si Montréal s'inscrit parmi les villes les plus dynamiques et les plus intéressantes en matière de création musicale.

«Quand j'ai commencé il y a 30 ans, je me suis trouvée devant cette énigme: comment faire pour transmettre au public ma passion pour la musique contemporaine et pour la création musicale?», rappelle Véronique Lacroix. C'est pour répondre à cette question que la chef d'orchestre a choisi de se spécialiser dans les spectacles multidisciplinaires. Car, en ouvrant la porte aux autres arts, la musique contemporaine se dote de moyens efficaces pour apprivoiser l'oreille non initiée.

Aujourd'hui, le multidisciplinaire est «une pratique très courante», dit Emmanuelle Lizère, médiatrice culturelle au sein du Vivier. Même si la vidéo et les technologies font partie des moyens les plus prisés en la matière, le multidisciplinaire peut convoquer toutes les disciplines, comme la danse, le théâtre, le cirque, la littérature ou les arts visuels. Citons par exemple les opéras nouveaux de la compagnie



PIERRE LÉVELLÉ

Pour Véronique Lacroix, le multidisciplinaire peut non seulement attirer le public, mais aussi lui permettre de rester jusqu'au bout de la pièce.

Chants libres, qui réunissent librement théâtre, arts visuels, danse et vidéos, tout en explorant les multiples possibles de la mise en scène et les frontières de l'espace. Ou encore la rencontre entre création musicale et arts picturaux que proposent Projections libérantes et le compositeur Simon Martin, conçue autour des tableaux de trois peintres québécois, Paul-Émile Borduas, Jean-Paul Riopelle et Ozias Leduc.

Les spectacles multidisciplinaires accrochent ainsi un public «curieux, mais pas nécessairement le public classique qui sort du conservatoire»,

poursuit Isabelle Bozzini, violoncelliste et codirectrice du quatuor Bozzini. Un public attiré par les acrobates, les images, les technologies ou les textes, amené à franchir le pas vers une musique qu'il n'aurait pas spontanément découverte. Et, qui sait, y prendre goût... comme dans le cas du projet du quatuor Quasar, *Le cri des oiseaux fous*, monté à la croisée de la musique et de la littérature à partir d'ouvrages de Dany Laferrière et d'enregistrements de sa voix. «Le public venait écouter la voix de Dany Laferrière et a été surpris d'aimer la musique», rappelle Emmanuelle Lizère.

Pour Véronique Lacroix, le multidisciplinaire peut non seulement attirer le public, mais aussi lui permettre de rester jusqu'au bout de la pièce. Comment? En proposant «un habile mélange de connu et d'inconnu», explique-t-elle, destiné à guider l'auditeur pas à pas vers des zones sonores inexplorées. «Le sens de l'oreille n'est pas un sens facile à apprivoiser, comparativement au sens de l'œil, explique-t-elle. L'ouïe est le réflexe normal est de fuir...» Alors, elle utilise des thèmes, des images, des com-

positions connues ou des vidéos qu'elle imbrique dans la création musicale, histoire de prendre l'auditeur par la main et de l'amener à bon port. «En mélangeant musique nouvelle et points de repère visuels, on est capable de donner accès à l'auditoire à des références plus tangibles. Une image vaut mille mots.» Un exemple? Le spectacle *Illusions*, qui prendra l'affiche cette année, est conçu comme une odyssée multimédia alliant des projections vidéo, la musique du compositeur américain Charles Ives, une thématique de fête foraine et des pièces contemporaines que l'auditeur est invité à découvrir. «Les éléments connus aident à se retrouver dans l'inconnu et les éléments inconnus permettent d'éclairer le reste sous un nouvel angle. Et cela crée un espace très riche pour l'auditeur.»

Pour ce qui est de la création de tels spectacles, Emmanuelle Lizère insiste sur un mot d'ordre: la symbiose. Loin de chercher à assujettir un art à un autre, il s'agit bien d'inviter les créateurs à travailler ensemble. Une exigence qui n'est pas sans son lot de contraintes, poursuit Véronique Lacroix. Au-delà de la création artistique, il s'agit en effet «d'orchestrer les dialogues, d'organiser des réunions, de déterminer les thèmes, de faire des choix artistiques, de réunir les techniciens, de mettre en place des images... C'est un travail d'orfèvre et de collaboration où les pièges sont multiples.»

Mais c'est aussi pour les artistes un moyen de donner libre cours à leur soif de créativité, réunissant un bassin de

créateurs à l'affût, perpétuellement motivés par l'envie de faire bouger les frontières de leur art. «Pour nous, c'est une nécessité d'explorer, par mandat, par passion et par plaisir. C'est ce qui nous définit: chercher et trouver de nouvelles façons de faire, sentir qu'on se dépasse comme artiste et qu'on ne reste pas dans sa zone de confort», estime Isabelle Bozzini, dont le quatuor jongle entre répertoire classique et créations multidisciplinaires.

Et, pour le public, c'est l'occasion de se voir convié à un spectacle total, vivant, où il est sollicité d'un point de vue émotif. «On ne cherche pas à raconter une histoire: l'objet scénique devient comme un tableau abstrait. Chaque spectateur perçoit une histoire et une émotion différentes de celles de son voisin, reçoit l'œuvre et l'interprète à sa manière, dit Pauline Vaillancourt, directrice artistique de Chants libres. Je crois beaucoup dans la curiosité du public et son imagination. Ces spectacles sont des outils pour développer la curiosité du public et y répondre.»

Mais, s'il y a une réaction que le public n'est pas tenu d'avoir, c'est l'indifférence. «Si le spectateur est disponible, il recevra un ensemble d'émotions. En général, les gens sont émus, touchés et surpris. Ils ne sortent pas vides. C'est un gros défi pour les artistes, auquel il est de plus en plus difficile de répondre, déplore-t-elle, à cause de technologies qu'on a dans notre salon. Mais, à partir du moment où les gens se déplacent pour aller voir les spectacles, rares sont ceux qui le regrettent.»

Collaboratrice
Le Devoir

À la conquête du public... et des musiciens

Les organismes et les ensembles musicaux s'activent sur le terrain pour faire connaître les musiques nouvelles à la population, mais aussi aux interprètes et aux compositeurs qui ignorent pratiquement tout de cet univers contemporain.

MARIE LAMBERT-CHAN

«Musique contemporaine» rime encore et toujours avec «public averti». Une idée préconçue et tenace que s'emploie à défaire depuis des années Le Vivier, carrefour des musiques nouvelles, et ses membres. «Les gens n'ont pas un accès direct à l'art contemporain parce qu'il n'est pas largement médiatisé, surtout dans le cas des musiques nouvelles, convient Emmanuelle Lizère, médiatrice culturelle pour Le Vivier. La radio ne les diffuse pas. Les interprètes et les compositeurs, de leur côté, n'ont guère accès à la rue pour se faire voir et entendre, contrairement aux participants de la Biennale de Montréal, par exemple.» Les créateurs de musiques nouvelles s'aventurent donc à l'extérieur des salles de spectacle pour initier leurs futurs spectateurs.

Cela commence avec les tout-petits. Des organismes comme L'Arsenal à musique, Sacré Tympan et Le Moulin à musique créent des œuvres originales pour les jeunes oreilles, ainsi que des ateliers de médiation où ils font découvrir les musiques nouvelles aux écoliers.

«Nous offrons une expérience acoustique aux enfants», explique Lorena Corradi, directrice générale de L'Arsenal à musique, une compagnie qui a présenté plus de 15 000 spectacles depuis 1978 devant plus de 3 millions de personnes à travers le monde. A cet âge, ils sont de véritables éponges et ont soif de nouveauté. Le problème se situe plutôt du côté des adultes. Les parents et les professeurs présentent souvent que les enfants n'aimeront pas le contemporain. Or les petits sont généralement ravis de ce qu'ils entendent. «Encore, encore!», nous disent-ils.»

Le public plus mature n'est pas en reste. Le Vivier multiplie ses activités de médiation dans la collectivité. Emmanuelle Lizère donne en exemple le projet X-Art, une série d'ateliers sur le processus créatif réalisés auprès d'une dizaine de décrocheurs de 17 ans au Centre communau-

taire de l'Organisation des jeunes de Parc-Extension (PEYO). Il y a aussi ce projet de l'organisme Projections libérantes qui mêle peinture et musique: l'année dernière, des groupes de francisation à Montréal ont découvert des tableaux de Paul-Émile Borduas, Jean-Paul Riopelle et Ozias Leduc, de même que des partitions créées spécifiquement par le compositeur Simon Martin en hommage à ces peintres.

«Nous cherchons à toucher un public qu'on ne connaît pas, résume M^{me} Lizère. Nos ateliers ne versent pas dans le didactique. Au lieu de leur indiquer ce qu'ils devraient entendre, nous partons de leurs perceptions — qui, au demeurant, sont souvent très justes! Après coup, la plupart affirment que ce qu'ils ont écouté n'était pas ce à quoi ils s'attendaient. Une fois qu'ils ont goûté aux musiques nouvelles, les gens en deviennent friands!»

Assurer la relève artistique

Il n'y a pas que le grand public qui ait besoin d'un coup de pouce pour apprécier la musique contemporaine. Bien des musiciens ignorent tout de cet univers. «On ne fait pas suffisamment de place aux musiques nouvelles dans la formation actuelle, estime Isabelle Bozzini, violoncelliste et codirectrice du Quatuor Bozzini. Il est vrai qu'un interprète doit faire ses gammes et apprendre le répertoire classique, mais on doit faire évoluer les choses, d'autant plus qu'il y a un réel intérêt chez les étudiants pour le contemporain.»

Un tel enthousiasme n'est pas feint. Depuis 2005, le Quatuor Bozzini organise le Composer's Kitchen, un événement où quatre jeunes compositeurs, deux Canadiens et deux Britanniques, voient leur pièce lue, décortiquée, commentée, retravaillée et exécutée en concert. Au départ, le Quatuor Bozzini recevait une quinzaine d'inscriptions, alors qu'aujourd'hui ils sont plus d'une centaine, de part et d'autre de l'Atlantique, à convoiter une place dans cet atelier.

Devant cet intérêt, le Quatuor a lancé d'autres projets: le Bozzini Lab, un atelier de composition intensif qui a lieu à Vancouver et, pour la première fois cette année, à Montréal, où sont invités des compositeurs en formation ou en début de carrière; le Performer's Kitchen, un événement qui met en contact les jeunes interprètes avec des musiciens spécialistes des musiques nouvelles; et le Concordia Creative Music Institute, un atelier d'une semaine, sur la



REGGI ETTORE

L'Arsenal à musique présente le spectacle *L'usine des sons*, destiné aux enfants de 8 à 12 ans.

musique de 1950 à aujourd'hui, réservé aux étudiants inscrits à un programme d'interprétation au cégep ou à l'université.

«Nous voulons transmettre notre amour et notre connaissance de cette musique à la prochaine génération», déclare Isabelle Bozzini. Et ça fonctionne! Nous jouons régulièrement les créations de compositeurs aujourd'hui établis que nous avons en quelque sorte formés il y a de cela quelques années.»

Abattre les frontières entre les répertoires

Isabelle Bozzini l'admet sans détour: les ensembles spécialisés en musiques nouvelles ne font pas dans le divertissement grand public. «On ne peut pas aller chercher les gens qui veulent juste relaxer sans se poser de questions, dit-elle. La musique contemporaine exige un minimum d'investissement.» En même temps, la violoncelliste croit qu'il serait malvenu de

sous-estimer la capacité du public à apprécier des œuvres qui sortent des sentiers battus. Elle se rappelle avoir joué avec son quatuor une pièce «assez aride et obscure» d'un compositeur allemand, dans le cadre du festival MUTEK en 2012. A son grand étonnement, 150 personnes s'étaient déplacées pour l'écouter... et ont aimé!

Selon Emmanuelle Lizère, le métissage des répertoires est une façon intéressante de lever le voile sur la musique contemporaine sans forcer la note. Elle mentionne entre autres le Quatuor Quasar, qui a déjà proposé un concert intitulé *De Bach à Zappa*, où le classique frayaient avec le nouveau. «L'un n'exclut pas l'autre, croit-elle. La musique d'hier, celle de Bach et de Beethoven, a déjà été une musique nouvelle. C'est une continuité dans le temps.»

Collaboratrice
Le Devoir

Québec

Emploi-Québec
Conseil des Arts et des Lettres du Québec
Ministère de la Culture et des Communications



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts



LE CARREFOUR DES MUSIQUES NOUVELLES
VIVIER

Il y a toujours eu des musiques nouvelles et il y en aura toujours, depuis les inventions de la Renaissance jusqu'aux explorations d'aujourd'hui aux sonorités inouïes. Nous sommes fiers de prendre le relais de l'histoire.



Musiques nouvelles au *gesù*

1200, rue de Bleury Montréal

levivier.ca